
Michel Azama

Le Sas



éditions
THEATRALES

Le Sas

La collection « Répertoire contemporain » vise à découvrir les écrivains d'aujourd'hui et de demain qui façonnent le terreau littéraire du théâtre et à les accompagner.

Pour proposer des textes à lire et à jouer.

© 2011, éditions Théâtrales,
20, rue Voltaire, 93100 Montreuil
www.editionstheatrales.fr

ISBN : 978-2-84260-588-9
Numérisation réalisée par i-Kiosque

La première édition papier de *Le Sas* a paru aux éditions Théâtrales in *Le Sas/Bled/ Vie et Mort de Pier Paolo Pasolini* sous l'ISBN : 978-2-907810-43-2. Dépôt légal : 1993.

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration (article L. 122-5-2 et 3), toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite (article L. 122-4-1.) et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du CFC (Centre français d'exploitation du droit de copie). Pour tout projet de représentation ou pour toute autre utilisation publique de *Le Sas*, une demande d'autorisation devra être déposée auprès de la SACD.

Michel Azama

Le Sas

OUVRAGE NUMÉRISÉ
AVEC LE CONCOURS DU CENTRE NATIONAL DU LIVRE

éditions

THEATRALES

Une cellule.

Murs clairs et nus sur les côtés cour et jardin. WC. Tabouret.

Bat-flanc contre un des murs. Une porte au fond munie d'un œilleton en cuivre qui s'ouvre parfois avec bruit. Vasistas très haut à vitres dépolies.

Le lieu peut aussi être transposé sans réalisme aucun.

L'environnement sonore suffit à faire exister la prison : pas dans un couloir.

Bruits de verrous. Cris. Bris de vitres répercutés en écho. Tap-tap-tap des tuyaux de chauffage...

La pièce commence au milieu de la nuit et s'achève à l'aube.

LA PARTANTE.— Qu'est-ce que c'est ce télégramme ?

J'ai dit à l'éducatrice.

La veille de sortir ça fiche un coup.

Un ministre qui saute, un président qui claque on sait jamais.

N'importe quoi on annule vos grâce, votre dossier est ajourné on dit.

Vous ne sortez pas.

Enfin tout ça...

J'ai pas pensé à toi une seconde, maman.

— C'est ma conditionnelle qu'est annulée, j'ai dit.

Elle arrivait pas je me suis rendue compte

elle faisait non avec la tête.

Alors j'ai avalé un grand coup d'air. Je suis restée très calme.

Non j'ai crié je crois.

— Enfin lisez-le, j'ai dit.

— Je suis désolée, je suis désolée, elle répétait.

Un disque.

J'ai redit en gueulant (non, à voix très basse).

— Lisez-le.

Et l'habitude, je ne sais pas, j'ai ajouté :

— Je vous en prie.

— C'est votre mère, elle a dit enfin.

Le cœur. Elle a pas eu le temps de souffrir.

J'ai dû crier encore une fois. Je ne sais pas. Après j'ai dû m'évanouir.

Courage.

Seize ans que j'attends. Pas le moment de flancher pour quelques heures.

Tu savais bien que la vie te réservait encore un chien de sa chiennerie.

Drôle de coin, là, entre deux mondes.

La cellule des partantes. Dehors on dit jamais partante.

La porte, là, qui donne sur la cour d'honneur.

La cour d'honneur fermée par ce portail que je n'ai pas passé depuis seize ans. Le portail sur la rue. La rue...

Pas peur ma fille, tiens-toi par le licou. Sortir c'est rien, dis-toi bien ça. C'est rien, c'est fait, c'est derrière toi, c'est traversé seize fois traversé. Ça ne fait rien t'aurais pas dû maman, une vacherie pareille le jour de ma sortie.

Alors c'est vrai, jamais fini avec la poisse, ça vous colle à la vie.

Nicole elle disait toujours ça : « la poiscaille », elle disait.

Tu verras ma vieille, elle disait, moi qui suis sortie plusieurs fois, c'est en mettant le pied dehors que le pire se met à vous tomber dessus.

Préparez vos affaires, vous êtes transférée.

– Mais quand madame ? On m'a rien dit hier.

– Et alors ?

On vous attend là-bas. Dépêchez-vous. Vous avez une heure.

J'étais bien là. Au dépôt. Ma compagne de cellule pleure sans bruit. Je ramasse mes affaires sans la regarder. Je serais bien restée encore un peu. Même si ça pue, même si un rien vous scie les nerfs. On parle, ça rigole, ça chiale, ça vit.

Les putes, les voleuses, les tueuses, les clochardes, les braqueuses, les dépeceuses, les infanticides, ça tient du bordel et de l'asile mais ça vit. Les gamelles, le savon plâtreux (avec quoi ils le font ce savon ?), les ficelles de lit à lit avec du linge, se taper les crises des unes, le transistor des autres plein gaz, les histoires connes, les parfums à vingt balles, les poux et la crasse des cloches et toute la nuit, l'angoisse qui se balade de lit à lit et te revient en boomerang au centuple.

Oui, j'étais bien là. Au chaud... Mon malheur fondu dans le malheur des autres.

Où je vais. On sait rien. Des on-dit, des légendes, on sait pas.

Même les gens de la ville là-bas, ils savent pas. C'est l'autre monde. Entre la morgue et le couvent.

Gérard, Gilbert, je serai loin de vous, je ne vous verrai pas grandir.

Fouillée encore une fois. Enchaînée. Le fourgon.

Tiens-toi bon Dieu, pense à autre chose. Regarde. Les rues, les places, les gens. Après tous ces mois de béton, tu peux tomber amoureuse d'un arbre.

Dix heures. Attention au départ.

A la gare, ils détournent la tête les gens. Une femme entre deux flics avec des menottes, ça leur fait tout bizarre. Un jeune homme brun me sourit. Je me mords la bouche.

Allez. Ouvre les yeux. Serre les fesses. Tiens-toi droite. Regarde. Je regarde comme on mange. Les garrigues, le Rhône, ce champ de moutarde tout jaune, ce pommier en fleurs. Enregistre. Planque les paysages dans ta tête. Demain tu les mettras à la place des murs. Tu les regarderas tous les jours pendant vingt ans. Ces rivières à cailloux. Ce cimetière de voitures. Je voudrais être ce tas de ferraille qui rouille là, oublié dans un coin.

Tiens. Une vigne. Toute mon enfance la vigne.

Je regarde. Je regarde. Je regarde. C'est inouï ces choses toutes simples.

La couleur du ciel a plus de nom. Elle change toutes les minutes.

Là-bas, je ne verrai que la couleur des uniformes et les murs blancs comme en clinique. Un potager bien serré dans ses murs. Le mot mur...

Un relais routier rouge dans les champs jaunes.

J'avais mangé avec toi souvent dans les routiers, dans celui-là peut-être...

C'est sûrement la nationale 9. La nuit vient.

Les lumières du wagon sur les arbres du paysage.

Qu'est-ce que je verrai du ciel là-bas, un tout petit carré dans la cour des promenades.

Mon visage dans la vitre. J'ai trente-trois ans. La descente au tombeau. Pleure va. Ça n'a plus d'importance.

Le flic dit doucement : « Vous voulez une cigarette ? En principe c'est interdit mais... »

Et ça me fait chialer encore plus.

Il a une moustache. Je dis : « Vous avez des enfants ? »

Gérard, Gilbert, je vous reverrai quand ?

Quel âge ça vous fera ?

Il parle de son aîné qu'est pas brillant en classe. Il sourit. Il dit : « Ça va mieux ? »

Michel Azama

Le Sas

Depuis seize ans, elle est enterrée vivante dans une prison mais cette nuit sera la dernière passée dans la cellule des partantes. La hargne, l'angoisse, l'hystérie, la tendresse, la méditation et surtout la peur se manifestent avant le face-à-face avec « la liberté ».